

SOUVENIR

Le grand absent

Etabli dans le Lot-et-Garonne depuis 1974, Chris McGregor était un musicien respecté et un sacré personnage. Il laisse à ceux qui l'ont côtoyé de vibrants souvenirs.

Chris McGregor s'est éteint d'un cancer il y a quelques semaines, dans son humble ferme près d'Agen, à Saint-Pierre-de-Caubel. Il avait 80 ans. Et une destinée. Musicien sud-africain précoce, il commence à jouer à 5 ans. Parallèlement à des études au collège du Cap, il s'entoure de musiciens noirs au pays de l'apartheid.

En 1962, il forme « Blue Notes », le groupe multiracial qui va l'obliger à quitter son pays. Le sextette émigre vers l'Europe deux ans plus tard. On le voit au Festival d'Antibes et en Suisse, puis s'installe en Angleterre en 1965. McGregor va y créer « Brotherhood of Breath », qui se produit dans divers festivals européens.

Un bougre de jazz-man

Depuis 1974, il vivait dans le Lot-et-Garonne, où il a acquis un petit moulin en 1977. Sous l'impulsion du Festival d'Angoulême, la « Confrérie du Souffle » s'était reformée en 1981, constituant l'un des rares big bands encore en activité, collaborant avec des musiciens comme Louis Sclavis, François Jeanneau ou Didier Levallet. Ceux qui l'ont côtoyé, amis, organisateurs, musiciens, journalistes, sont unanimes pour louer ses qualités tant artistiques qu'humaines. Un bougre de jazz-man.

A l'Association Jazz en France d'Angoulême (qui permit la gravure des disques « In and out » et « Yes please » aux débuts des années 80), on se souvient de son humanité. « Il était d'une très grande gentillesse, inspirait confiance; toujours prêt à la discussion. Dans le milieu emmerdeur du show-biz, c'était un gentleman. Si le Brotherhood s'est reformé à Angoulême et grava des disques avec une petite maison (à 4 000 exemplaires), c'est que l'amitié et l'intérêt artistique allaient de pair ».

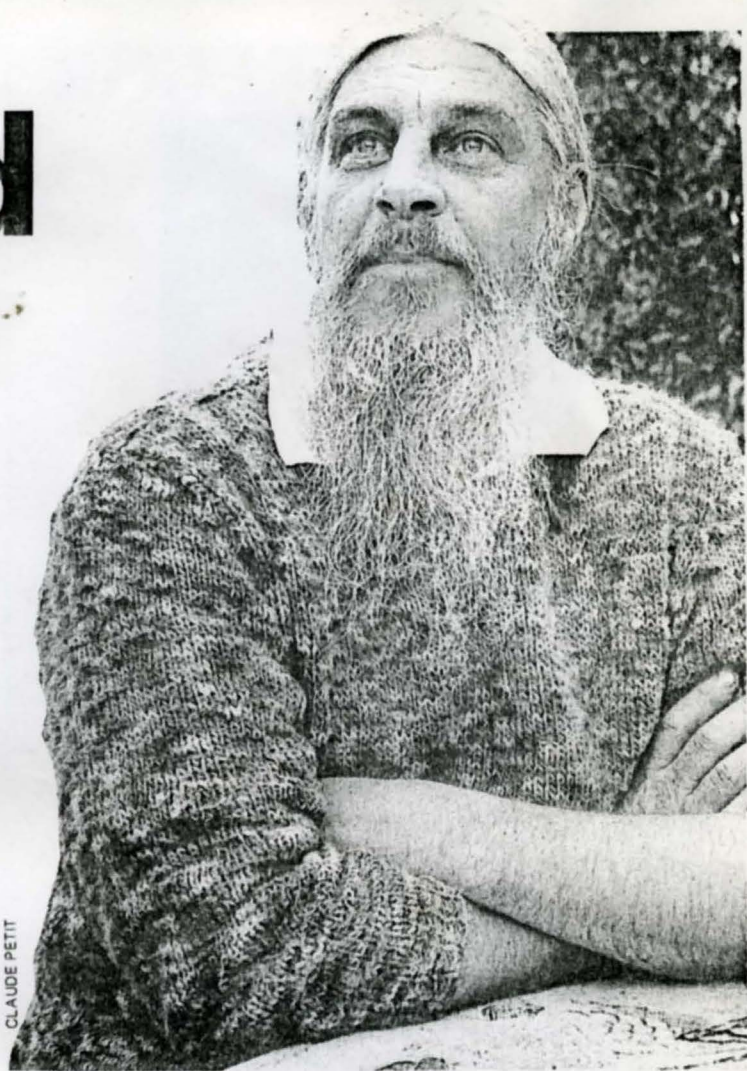
Une démarche ouverte

« Sur scène, il sautillait et même lorsqu'il s'accroupissait pour ramasser une partition, il avait un air joyeux. Sa démarche musicale était très ouverte. Il s'associait des musiciens de divers horizons. On est en train d'imaginer un hommage pour la rentrée ».

Le journaliste Robert Latxague l'avait interviewé pour « Jazz Magazine » et se souvient de quelques anecdotes. « Il était l'invité du Festival d'Angoulême en 1981 et avait réuni des musiciens sud-africains, ce qui était difficile. Il est parti dans un solo extrêmement faux de flûte (c'est d'abord un pianiste), un chorus horrible. Au point que tous

les autres instrumentistes se sont arrêtés. Et le soir-même, dans un café, il est monté sur scène et il a remis ça, en titubant, s'appuyant contre une colonne. Sa flûte était bien plus free que tout ce qu'il aurait voulu ! ».

« Et puis il y avait le personnage, généreux, avec sa gueule de patriarche, sa grosse voix et un français approximatif, au fort accent anglo-saxon. Il restait très disponible, donnait l'impression qu'après une bière, si ça collait, le premier venu pouvait jouer avec lui. Alors qu'il dirigeait un big band ».



CHRIS MCGREGOR. — « Un géant de bonté, tolérant et mystique ».

« Chez lui, c'était un capharnaüm. Il vivait dans une seule grande pièce, avec sa femme et ses deux filles. Il avait retapé lui-même le piano et les repas étaient de ceux qui sont préparés pour durer plusieurs jours. C'était un humaniste. Même par rapport aux problèmes qu'il a connus en Afrique du Sud, il ne manifestait jamais de haine. C'était un baba dans l'esprit. Il dansait sur scène comme un ours, d'un pied sur l'autre, allumé par les joints et l'alcool, en dépliant ses grandes jambes. Il avait ce côté ludique, les cheveux noués d'un catogan, très bonhomme, des rires tonitruants, d'un optimisme maximum, alors qu'il connaissait la dèche »...

Un esprit baba

Ami de longue date et manager du Brotherhood of Breath depuis trois ans, Theo Meyer, veut voir durer le groupe. « Evidemment, sa disparition nous a soudés. On veut faire le poids et tourner; des concerts sont d'ailleurs prévus en Angleterre, début novembre en France. Chris était très mystique, mais pas dans le sens conventionnel du terme. Il nous apprenait à prendre les choses comme elles viennent. Il revendiquait une vie plus normale que celle du cercle de la musique. Ce qui ne l'empêcha jamais de mettre sur la route parfois dix-neuf musiciens. Il n'y a pas dix big bands de cette dimension ! Il traçait un chemin de tolérance ».

« Comme musicien, il fut sous-estimé. C'était aussi le leader du seul big band sud-africain, existant depuis vingt et un ans avec le même compositeur ».

Bernard Lubat, pilier du Festival d'Uzeste, s'indigne. « Sa mort donne une idée de la triste image de l'état de la musique vivante improvisée; il a été tué par l'usure et l'absence de concerts. Il ne jouait pas assez, alors que son projet était magnifique. Il représentait bien plus la « sono mondiale » que tout ce que l'on qualifie ainsi. Ce géant de bonté était d'une exemplaire humanité. J'en parlerai sans pompes à Uzeste, à l'aide d'une partition, comme s'il était toujours là »...

Recueilli par
Patrick Scarzello.